

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 26 (1888)
Heft: 35

Artikel: La manie des mots étrangers
Autor: Trottenville, Sophie
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190537>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Les courses de Morges, auxquelles nous avons eu le plaisir d'assister quelques instants, nous ont remis en mémoire une bonne petite histoire gardée en portefeuille depuis assez longtemps, celle d'un cheval beaucoup plus modeste que les brillants coursiers de dimanche, mais dont les qualités et le travail n'en avaient pas moins de mérite. Voici l'histoire de cette excellente bête, publiée dans *l'Estafette* de Paris, sous le titre : *Le troisième cheval*, et signée *Armand Sinval* :

On appelle *troisième cheval* un malheureux esclave qui attend patiemment au bas de la rue Notre-Dame-de-Lorette ou de la rue de Belleville l'arrivée de l'omnibus qu'il doit aider à tirer au haut de la colline.

Le pauvre animal m'a toujours inspiré une grande pitié ; c'est un déshérité évidemment ; il n'est jamais tenu aussi proprement que les autres ; il reçoit plus de coups de fouet et il m'a toujours paru bien plus maigre, ce qui prouve peut-être qu'on le nourrit moins. Il a l'air profondément mélancolique ; sa tête, invariablement baissée vers le pavé, n'élève jamais son regard jusqu'aux étages supérieurs de nos maisons ; il semble humilié de cette activité intermittente à laquelle il est condamné.

Aussi, quand l'omnibus approche, il semble renaître ; il renifle fortement et, à peine accroché, se met à tirer consciencieusement, tout heureux d'être enfin quelque chose ; les autres chevaux en profitent pour se la couler douce et causer de leurs petites affaires ; mais lui, sans y prendre garde, remplit son devoir avec joie et, arrivé au terme de son petit voyage, ne quitte son poste qu'à regret et redescend tristement, Sisyphe moderne, la côte qu'il va remonter tout à l'heure.

Cependant, la vue de cet animal si sympathique avait le don d'exciter la bile de mon ami Charbonnel, ex-marchand de boutons de la rue Ordener. Non, il ne pouvait passer à côté d'un de ces fidèles auxiliaires de la Compagnie sans lui jeter un regard furieux. Il traversait la rue à grandes enjambées, brandissait son parapluie tragiquement et manifestait tous les signes d'une colère rétrospective, sur laquelle il n'était pas bon de l'interroger.

Moi, son vieux camarade, je connaissais bien l'histoire, mais mon amitié me faisait un devoir de ne dévoiler à personne une aventure qui l'eût rendu ridicule.

Aujourd'hui, je puis parler, car Charbonnel, après avoir enterré stoiquement sa femme et sa belle-mère, vient lui-même de rendre sa belle âme à Dieu.

Or, ceci se passait sous l'Empire, à l'époque où Paris avait encore une garde nationale. Charbonnel, notable de son quartier, était capitaine ; chaque fois qu'il y avait une grande revue, il n'eût pas donné sa place pour celle de Napoléon, par cette raison très simple, qu'il aimait infiniment mieux être regardé que de regarder lui-même ; et Charbonnel, quand il était à cheval, en tête du régiment, était convaincu qu'on ne voyait que lui. Ne nous a-t-il pas soutenu qu'il avait surpris une fois un sourire sur les lèvres de l'impératrice !... Au fait, c'est bien possible... Pauvre Charbonnel !

Un jour, le régiment était convoqué pour une grande revue ; mon ami devait rejoindre d'abord à la caserne de la Pépinière et de là se rendre au Champ-de-Mars. Comme il le faisait chaque fois, il avait loué un cheval et caracolait déjà sur la place Saint-Pierre, où tous les gardes nationaux de Montmartre étaient déjà réunis. Le coursier du capitaine n'avait peut-être pas les attaches fines ; il était bien un tantinet chevillé, tiqueux, chaussé trop haut et portant bas, mais Charbonnel n'y regardait pas de si près ; d'ailleurs, le proverbe le dit : *les femmes et les chevaux, il n'en est pas sans défauts*. Il lui suffisait

que la bête fût douce à mener et pas trop large des flancs.

En avant, marche ! La musique joue l'air de la reine Hortense, le coursier va au pas, et Charbonnel, élevé de plus d'un mètre au-dessus de ses hommes, le poing sur la hanche, voit aux fenêtres des minois chiffonnés en cornette de nuit le regarder passer et même se le montrer au doigt : il produit son effet. On descend la rue des Martyrs et on entre dans la rue Saint-Lazare...

Mais qu'a donc le coursier du capitaine ?... Il n'obéit plus à la main qui veut le conduire, il a quitté la tête du régiment et, sans plus s'inquiéter des sapeurs ni de la musique, ni de la reine Hortense, il s'avance vers un omnibus qui monte la rue Notre-Dame-de-Lorette.

Charbonnel, rouge comme un coq, tire à droite, tire à gauche, à mettre en sang la bouche de son cheval, rien n'y fait !... La bête intelligente, fidèle sans doute à son ancien métier, s'est bravement postée devant l'omnibus, à côté du troisième cheval et fait le simulacre de tirer comme lui.

Le conducteur donne de grands coups de fouet au malheureux pour le faire démarrer, mais, outre que quelques-uns de ces coups tombent sur le capitaine, comme ils font faire au cheval des bonds désordonnés qui menacent de jeter Charbonnel hors de son centre de gravité, celui-ci en est réduit à supplier le conducteur de le laisser tranquille.

Mon pauvre camarade, tout en sueur, s'essuie le front, résigné à laisser son coursier faire tout ce qu'il veut ; les voyageurs de l'impériale sont debout, ceux de l'intérieur s'esclaffent, tombant les uns sur les autres sans distinction de sexe ; les gamins crient, la foule des badauds augmente à chaque pas, tous les habitants du quartier sont aux fenêtres.

Et le régiment, me direz-vous ?

Eh bien, et la discipline donc ! Le régiment suivait son capitaine, c'est-à-dire l'omnibus, naturellement !

Cette marche triomphale ne cessa qu'au boulevard Rochechouart, où le cheval, avec la satisfaction bien légitime du devoir accompli, consentit enfin à se mettre à la disposition du capitaine.

La manie des mots étrangers.

Nous doutons-nous bien, que nous sommes de serviles imitateurs, de plats admirateurs de tout ce qui est exotique, quand nous désignons par *square* ce qui est un simple jardin ; par *railway* ce qui veut dire chemin à rails ; *wagon* ce qui n'est qu'une voiture ; *budget* ce qui n'est autre chose que le vieux mot *bougette*, qui signifiait sac de voyage, bourse.

Dire que nos ingénieurs ont délaissé le simple mot *lit* ou chenal d'une rivière, pour adopter le mot allemand *thalweg*, prouve une fois de plus la sottise de l'esprit humain et sa propension à donner du relief, de l'apparat aux choses les plus prosaïques.

Remontons à l'origine de ces invasions étrangères.

Il y a quelques années, on multipliait, à Paris, ces enclos, de toute forme, de toute dimension, au milieu desquels s'élevait un beau bâtiment. Ces enclos, dont on faisait un jardin, sans doute pour que les Parisiens conservassent quelques notions sur la verdure ou les cultures d'agrément, s'appelèrent dès l'origine des *squares*, parce que ce genre d'ornement était emprunté à certains quartiers de Londres. Square signifie carré ; les Anglais étaient donc dans le bon sens en les désignant ainsi ; mais, pour nous

autres, appeler un square un carré ou un jardin, ou quelque chose qui ressemble à un carré ou à un jardin, allons donc !

Le plus joli, c'est que nous prononçons si bien ces mots étrangers, qu'un insulaire d'Albion n'y comprendrait absolument rien.

Railway est traduit, dans les dictionnaires modernes, par *chemin à barrières*, *rail* signifiant barrière, et *way* chemin. Mais dans les dictionnaires antérieurs à l'invention des chemins de fer, *rail* est traduit par *rayon*, *rais*, *raie* ; *raie* serait donc l'original de *rail*.

Railway serait alors chemin à raie, désignation qui me paraît assez heureuse ; et les Français eussent été logiques en disant *dérayer* au lieu de *dérailer*.

Rien de comique comme ceux qui vous parlent d'un joli *spitz*, *chepitz*, fait à un repas de noce, pour dire *speech* (*spitche*). Ils se rendraient bien moins ridicules en disant tout bonnement un petit *discours*.

Le mot *toast*, *tost* est trop ancien pour que j'ose y toucher ; cependant, il est tiré de l'anglais.

Enfin, les mots *sport*, *high-life*, *fashionable*, *dandy*, *milord*, *milady*, et tant d'autres qui émaillent nos discours et notre littérature, nous expliqueront peut-être le fait que les Anglais, sauf les commerçants, ne s'évertuent guère à acquérir notre langue ; ils prévoient que nous allons tout doucement nous assimiler la leur.

10 août 1888.

Sophie TROTTENVILLE.

Onna farça que n'étâi pas préméditâie.

Vo sêdê que dein lè velès, quand on vâo allâ per tsi lè dzeins, n'est pas la môûda dè rolhi à la porta et dè criâ : A-te cauqon ? Lâi a dein ti lè z'adzi onna cordetta que peind decouté la porta, et ein la tenailleint on bocon, cein fâ senailli on guelin qu'est ein dedein, et lè dzeins vignont vairè cein que y'a.

Lè mâidzo, lè sadze-fennès, le z'apotiquièrès, lè tserrotons, lè boutequi et mémameint onna masse d'autrès dzeins que ne sont rein, âo bin que sont oquiè, ont onco onna senaille ein défrou dè la mâison, po se dâi iadzo la porta dè que dévant étâi cotâie, et pi po que lo poustillon pouèssê averti lè dzeins que restont dâo coté dâo guelatâ que l'a onna lettra por leu, et dè la veni queri, kâ n'a pas lizi d'allâ roudâ tot amont lè z'égras.

L'autro dzo, 'na petita bouébetta, pas pe hiauta què lè z'abot don tsai, étâi arretâie dévant 'na mâison, pè Lozena, iò le tsertsivè à accrotsi la senaille qu'on pâo tenailli du que dévant. Mâ la pourra petiota étâi trâo courta, et l'avâi bio fêrè état dè châtâ lo contr'amont po tatsi d'aveintâ lo bet dè l'affèrè, pas moian, quand on menistrè que passâvè per hazâ perquie, la vâi que le s'escormantsivè po eimpougni cè tsancro dè guelin. Ma fâi, coumeint on menistrè, se l'est bon menistrè, dâi avâi dè la pedi et dussè âidi âi dzeins qu'ont fauta d'on séco, cé que passâvè, s'approussè dè la petita pernetta, et eimpougnè la cordetta.

— Faut sonner bien fort, lâi fâ la bouéba.

Et lo menistrè, que sè peinsè que l'est po cauqon qu'out on pou du, trevougne à fêrè rontrè lo fi d'ar-

tsau, que cein a du fêrè on boucan dè ti lè diablo dein la maison.

Adon la petita sorcière fâ âo menistrè :

— A pèsant, sauvons-nous vite ! Et le tracé vîa coumeint on einludzo, tandi que lo pourro menistrè, tot ébaubi, su lo momeint, est d'obedzi dè s'ein allâ assebin, kâ ne cognessâi pas lè dzeins tsi quoui l'avâi senâ, et n'avâi rein à lâo derè ; et ye s'apêcut que l'étâi tot bounameint onna farça que clia petita botta avâi volliu fêrè, kâ clliâo tsancro d'einfants dè pè Lozena ont dâi iadzo la brelâire, dévai lo né, dè corrè pè la vela et dè teri totès lè senaillès, po eimbêtâ lè dzeins, et l'étâi po lè dessuvi que clia petita bouéba avâi volliu essiî dè senâ.

Affaires de ménage.

Nous entendions l'autre jour quelques personnes qui se demandaient, dans une discussion assez animée, si l'on doit intervenir chez un voisin lorsque celui-ci bat sa femme. Si ces messieurs avaient jeté un coup d'œil dans nous ne savons plus quel journal, ils auraient peut-être plus facilement tranché cette question délicate. Voici comment elle y était traitée par un chroniqueur :

« Il y a, disait-il, des intérieurs où l'on se bat comme des sauvages ; le mari est un pochard qui cogne avec une brutalité inouïe lorsqu'il a « un coup de vin. »

Si la lutte a lieu de nuit, si le fracas des meubles brisés réveille les voisins, si des cris : « au secours ! » sont poussés, on se met à la croisée en disant tout haut : « Ça ne va donc pas finir, cette vie-là ? » Mais comme on y est habitué, on échange de croisée à croisée quelques critiques sur ce détestable ivrogne, puis le tumulte s'apaise et l'on se recouche.

Qu'aurait-on pu faire ? appeler un agent ? L'agent aurait répondu : « Ma consigne me défend d'entrer dans la maison. C'est un mari qui bat sa femme, je n'y puis rien. S'il la tue, c'est autre chose. » Et il aurait continué de son pas tranquille sa nocturne promenade, dont la cadence signifie : « Bourgeois, dormez en paix ! »

Il reste aux voisins la ressource d'intervenir personnellement, direz-vous. Ah ! le jeu est dangereux. Cependant il serait injuste de supposer qu'il ne se trouverait pas, pour une semblable équipée, dix citoyens courageux pour un. Est-ce que dans les catastrophes les plus périlleuses ce sont les héros qui manquent ? S'agit-il de descendre dans une fosse, de se précipiter au secours d'un noyé, de sauver une femme, un enfant des flammes, d'arrêter un cheval emporté, de se jeter au devant d'un assassin qui fuit, un couteau ou vert dans les mains, — est-ce que l'on s'abstient ? Est-ce qu'il n'y a pas toujours, n'importe où, à n'importe quelle heure, un brave homme qui se dévoue jusqu'à la mort ? Il n'est pas plus périlleux d'affronter la colère d'un homme qui bat une femme, d'autant mieux que ces hommes sont presque toujours des lâches dont on a facilement raison.

Mais on n'ose pas pour d'autres causes que la lâcheté et la crainte des représailles. Les femmes sont les premières à retenir les maris : « Il n'y a